NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 N° 3 1962

La nature fonctionnelle du miracle

François Hubert LEPARGNEUR (op)

p. 283 - 964

https://www.nrt.be/fr/articles/la-nature-fonctionnelle-du-miracle-1743

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La nature fonctionnelle du miracle

Par l'emploi de l'expression « nature fonctionnelle » nous n'entendons pas dissoudre la texture objective du fait extraordinaire, mais désirons souligner son orientation et sa finalité. Ni le Christ ni le christianisme n'ont cultivé le miracle pour alimenter le goût du prodige et de l'extraordinaire qui fleurit inconsidérément dans certaines sectes ou chez certains peuples. La doctrine catholique a toujours lié le phénomène du miracle à la foi, soit pour y faire ressortir le contexte de croyance religieuse dans lequel les miracles surviennent, soit pour indiquer la finalité d'éveil à la foi que comporte le miracle. Ainsi jamais n'est absente du miracle la dimension de signe : remarque importante puisque la raison de tout signe en tant que signe est à trouver dans son intentionnalité ou sa finalité.

Pour élémentaires qu'elles soient, ces observations forment la base solide d'une réflexion sur le miracle, étant supposés connus les textes néotestamentaires concernant ce phénomène. Si le miracle se légitime par sa fonction jusque dans le dérangement qu'il introduit au sein des lois naturelles, il est insuffisant de ne considérer que sa trame naturelle, bien que celle-ci soit l'indispensable point de départ de notre recherche : pour l'observateur humain le miracle est d'abord un *fait* qui survient au sein de la nature. Il est encore nécessaire, pour estimer comment le miracle remplit sa fonction, de considérer le milieu humain sur lequel il est appelé à trouver l'effet par lequel il transcende la simple perturbation physique. Il en va de même de toute épreuve, d'ailleurs : celle-ci n'est pas seulement un *en-soi,* un enchaînement plus ou moins rigoureux de concepts ou de raisonnements; dans l'ordre du concret, elle possède essentiellement une finalité, celle de prouver, c'est-à-dire de convaincre des esprits réels. Une preuve, même logiquement irréfutable et ne trahissant pas le réel, mais qui a toujours échoué à exercer de fait sa fonction de convaincre, saurait-elle répondre au schème parfait de la preuve? Le concept de preuve ajoute à l'idée de vérité la notion d'un certaine *fonction,* laquelle ne s'affirme pleinement qu'en passant à l'acte.

Plus encore qu'une preuve proprement dite, le miracle se refuse à violenter la liberté de l'esprit humain. La catégorie du nécessaire se trouve si communément liée dans le réel à des facteurs contingents que le sujet ne désirant pas adhérer à la conclusion trouve généralement de faciles alibis dans la complexité du donné ou dans l'obscurité des notions ou des raisonnements qu'on prétend en dégager. Nous nous

limiterons ici à quelques notations sur le conditionnement de la *fonction-miracle* dans l'Eglise.

I. LE DYNAMISME DU FAIT MIRACULEUX

Le miracle est un fait ou il n'est pas : le point de départ quant à nous est toujours un élément de l'histoire. C'est par la foi que le croyant en discernera mieux que quiconque les antécédents et les prolongements attendus. Affleurement du trans-historique dans l'historique, le miracle soulève inévitablement — parmi d'autres — la difficile question des rapports du naturel et du surnaturel. Il s'agit donc d'un fait porteur d'un dynamisme par lequel l'entredévoilement d'obscures causalités cosmiques se doit d'éveiller l'être humain à des connexions qui le rattachent lui-même à l'invisible. Le miracle témoigne de la solidarité de l'homme et du cosmos, et non pas seulement du naturel et du surnaturel. L'ouverture que la phénoménologie et l'acceptation de l'intentionnalité donnent à la philosophie et à la science modernes ne peut que servir la compréhension de la structure miraculeuse. A vrai dire, cette structure du miracle se caractérise beaucoup plus par des tensions que par des en-soi analytiquement isolables. Il est intéressant de relever les principales de ces tensions qu'implique la notion même de miracle.

A. *Tension entre la sécurité et l'insécurité.*

Le déterminisme des lois naturelles comble, au moins partiellement, l'incoercible besoin de sécurité de l'être humain. Comme tout animal, il a besoin que son goût même du risque se déploie sur un fond cosmique de sécurité. Au niveau proprement humain, cette sécurité se trouve liée à une compréhension intelligible des natures et des forces existant dans l'univers. L'inconnu effraie, encore qu'il puisse attirer accidentellement. Comme inconnue, la mort est angoissante.

Le miracle trouble le réseau tissé à un certain moment de la compréhension de l'univers. Il introduit par là l'insécurité dans la trame de la sécurité. Ceci se vérifie même dans le cas d'une guérison bienfaisante ; c'est par sa nature même que le désordre inexpliqué inquiète, c'est accidentellement que son résultat se trouve heureux. L'homme ne cherche pas seulement à bénéficier de certaines forces, il cherche à les maîtriser par la connaissance, il veut être sûr qu'elles ne se retourneront pas bientôt et tout aussi bien contre lui. C'est ce décalage entre le prévu (lié en tant que tel à la sécurité psychologique) et le donné inexpliqué (lié en tant que tel à l'insécurité) qui forme le fondement naturel du pouvoir d'appel, d'éveil, de mobilisation de l'attention humaine, que comporte le miracle. Non seulement le fait miraculeux inquiète, mais il est fait pour inquiéter, au sens étymologique.

Devant une semblable interrogation posée par l'événement, l'homme recherche une nouvelle sécurité par delà l'insécurité. Il s'agit d'englober dans la compréhension du monde une force, un pouvoir, une loi peut-être, ou un être mystérieux, que le déroulement quotidien du banal risquait de laisser inaperçu. On retrouve semblable mécanisme dans la recherche scientifique, la nouvelle hypothèse tenant compte d'un phénomène nouvellement remarqué. Le miracle se distingue alors de tout autre phénomène naturel, nouvellement découvert, en ce que l'homme ne parvient pas à l'intégrer dans sa compréhension du monde au niveau de la science, mais par appel au religieux, moyennant une inférence complexe. Le risque couru réside soit dans l'invocation verbale (car les arguments *ex propriis* manquent par hypothèse) de la partie encore inconnue des lois naturelles que la science est appelée à découvrir ; soit dans le recours à une « marge de la science » comme la magie. En fait la dialectique de la sécurité et de l'insécurité déclenchée par la structure du phénomène miraculeux est destinée à nous faire apercevoir en quelque sorte, sous la motion de la grâce, l'ordre du surnaturel, par la médiation de la notion du préternaturel, plus immédiatement inféré.

La tension sécurité-insécurité recouvre alors une dialectique du connu et de l'inconnu qui doit se résoudre par le passage d'un certain ordre à un ordre différent.

B. *Tension entre un ordre purement légal et un ordre personnel.*

Le positiviste athée vit dans un univers dont l'ordre fondamental se réduit à des lois immanentes, abstraites, cachées mystérieusement dans l'être du monde. Si la civilisation ajoute à cela un ordre de relations personnelles, c'est probablement au génie humain qu'on le doit. Le miracle a pour fonction d'ébranler l'idée d'un ordre légal sans fissure, au profit d'un ordre personnel dans lequel le premier viendrait s'intégrer. Le moyen terme réside dans l'intervention d'une finalité anormale, révélant une intelligence et une volonté dominant l'univers des lois immanentes.

Sans doute cette fonction du miracle ne lui est-elle pas propre : il la partage avec toutes sortes de signes étayant l'ordre des personnes. Mais le miracle surprend, parce que, habitués au déterminisme du monde cosmique inanimé, nous ne songions pas à trouver dans le domaine même de ce déterminisme l'expression d'un langage auquel nous sommes accoutumés au niveau des personnes. Qui consent à l'idée du miracle, c'est-à-dire à dépasser l'explication par le hasard ou les causalités naturelles encore inconnues, ne se trouve alors confronté avec la notion de personne que pour en dépasser le mode proprement humain. Le miracle dépasse évidemment les ressources de la personne humaine : ainsi sommes-nous acheminés à l'idée de surnaturel, d'action surnaturelle, de personne surnaturelle.

Ce passage n'est accompli par l'esprit humain que s'il répudie l'idée d'un destin aveugle et l'idée de la domination suprême de forces obscures et inconscientes. Le dépassement de l'ordre légal ne doit pas se faire au profit de l'absurdité comme explication (ou refus d'explication) dernière des choses. La notion même de miracle s'oppose à une conception absurde du monde. Autrement dit, l'échec apporté par le miracle aux lois naturelles n'est que l'*envers* d'une réalité positive qu'il s'agit de découvrir. C'est cette réalité que nous appelons un ordre personnel, c'est-à-dire un ordre conçu et maîtrisé par un être personnel.

A ce point s'insère l'objection : à supposer que le miracle soit bien une intervention extraordinaire du Dieu créateur, quel est donc ce Dieu qui éprouve le besoin de corriger de façon si précaire les déficiences de son œuvre première? Dans presque toute objection, il y a quelque profit à tirer. Celle-ci souligne que le miracle ne saurait en aucun cas être présenté comme une réponse au redoutable problème du mal. La disproportion existant entre le problème et son étendue d'une part, les limites historiques si étroites de la réponse d'autre part, risquerait de paraître cruelle. On doit en tenir compte dans le commentaire de certaines guérisons par le Christ : il s'est ému de pitié à la vue de certaines douleurs humaines, et il a pu guérir ou ressusciter, mû par cette pitié. Mais le Christ, qui connaissait l'étendue de la misère des hommes, n'a pu prétendre offrir telle ou telle guérison comme seule réponse à cette misère. D'un point de vue strictement humain, on pourrait soutenir que c'était trop ou trop peu. Et pourtant, c'était déjà à ce plan humain un exemple pour l'humanité : elle ne peut guérir ses plaies en leurs racines, du moins est-ce une noble lutte que celle qui s'efforce vaille que vaille de contenir ou de réduire les expressions innombrables de cette misère.

La tension entre un ordre purement légal et un ordre personnel recouvre donc une dialectique entre un ordre visible, ou du moins tombant dans le champ de l'expérience sensible, et un ordre supérieur dominé par un être invisible, transcendant par nature le champ de l'expérience sensible. Le miracle est un signe, sensible comme tout signe en notre monde, de l'invisible. Le propre de cet invisible est d'être solidaire d'un ordre surnaturel.

C. *Tension entre histoire naturelle et histoire surnaturelle.*

Quelles que soient les forces en présence dans le fait miraculeux, celui-ci témoigne de leur insertion dans l'historique. Le miracle fait douter que l'histoire ne soit que naturelle. Comme si, assez étrangement, l'étoffe de l'histoire ici se déchirait quelque peu. Il suggère une tension matière-esprit, en un sens nouveau pour l'homme de science :

tout esprit ne serait pas immanent à la matière, de soi. Il pourrait même exister un Esprit qui manifesterait sa transcendance par son pouvoir d'agir dans la substance immanente du monde historique. Si le miracle témoigne pour l'existence d'un Dieu, ce Dieu ne peut devoir sa transcendance à une ignorance totale des événements historiques de notre monde. Le miracle n'est donc concevable qu'à l'intérieur d'une certaine conception des rapports de Dieu et du monde. En ce sens il est révélateur d'une certaine tension entre histoire naturelle et histoire surnaturelle.

L'histoire naturelle est dominée par la solidarité du cosmos : vérité que l'on pèse peut-être mieux aujourd'hui, bien qu'elle n'ait jamais été absente de la pensée humaine. Si par le miracle un Dieu parle dans l'histoire naturelle, à qui s'adresse-t-il? La plus haute forme du langage s'adresse de personne à personne. Si le miracle est appel à la foi, il s'adresse à la conscience individuelle, seule libre devant les options à prendre pour sa propre destinée. Mais le miracle est aussi *événement survenant dans la nature* et à ce titre il s'adresse — on serait tenté de dire : d'une façon anonyme — à tous et à personne en particulier. Car nul ne pense que le miracle ne concernerait que le miraculé. Un phénomène comme celui de Lourdes est en même temps un phénomène à dimensions sociales évidentes et un appel personnel à la conversion personnelle. Nous retrouvons ici, dans la structure du miracle, une complexité caractéristique de la vraie religion. Dieu s'adresse à tous les hommes et en même temps à chacun en particulier. Le Christ est mort pour tous les hommes, et chaque homme est appelé à renaître personnellement en cette mort, pour son propre compte. Le Christ ressuscite seul au matin de Pâques; mais cet événement qui paraît ne concerner que la destinée d'un individu est en réalité le centre vital de tous les humains. En son chef, c'est toute l'humanité rachetée qui commence à entrer dans la vie éternelle et bientôt dans la gloire. Chaque homme est responsable personnellement de son propre salut, et cependant nul ne se sauve que dans le corps ecclésial du Christ.

La tension suggérée dans le miracle entre histoire naturelle et histoire surnaturelle nous semble donc recouvrir une autre tension, celle de la destinée individuelle et de la destinée collective. On ne saurait s'étonner de ce rapprochement, car c'est seulement au niveau du surnaturel que s'épanouit complètement la transcendance de l'individu sur le groupe. Si l'individualité disparaît à la mort, la seule entité permanente est la collectivité, la race qui se perpétue de génération en génération : la fin de la nature est bien cette perpétuation. Mais la fin du miracle la transcende, puisqu'il cherche la double efficacité de la foi : convertir des individus à l'ordre du surnaturel *et* bâtir l'Eglise, Corps mystique.

Ainsi le miracle peut se définir comme une parole de Dieu pronon-

cée dans l'histoire cosmique (l'expression même d'un mystère surnaturel est une expression « dans la nature », que cette expression s'opère en mots ou par un événement). Le fait miraculeux, pur fait dans l'ordre objectif de la nature, n'accède au surnaturel qu'en raison de son intentionnalité : c'est du surnaturel seulement *quoad modum*. Cette parole est adressée simultanément à toute l'humanité, vivante ou à venir, comme « Eglise en puissance », et à chaque homme en particulier qui rencontrera cet événement. Le miracle *est* un langage qui *se sert* d'une perturbation de lois cosmiques : limiter le miracle à son véhicule est l'amoindrir et empêcher sa compréhension. La perturbation cosmique, autrement dit, est l'instrument naturel d'un parler qui ne l'est pas. Cette « parole de Dieu » qu'est le miracle se trouve en pleine continuité avec la Parole de la Révélation et même avec les rites sacramentels, comme plusieurs études de ces dernières années l'ont montré, dans un contexte biblique. Miracles, Sacrements, Révélation : autant d'annonces efficaces du règne de Dieu, du Royaume à venir. Mais définir le miracle comme un parler oblige à entrer un peu plus avant dans la philosophie du signe, afin de préciser la structure originale de celui-ci.

II. REMARQUES ÉPISTÉMOLOGIQUES SUR LA CONNAISSANCE DU MIRACLE

A. *Pôle objectif et pôle subjectif.*

Nous n'avons pas encore explicité, en effet, une des principales tensions à l'œuvre dans le miracle, celle du signe-signifiant et du signifié. Ontologiquement, le miracle a un certain être historique ; ou bien il est supercherie et illusion (ce qui serait encore un certain être). Ainsi le miracle possède une structure d'*objet* naturel, le mot objet étant entendu au sens large et scientifique, de façon à englober la catégorie du fait. Mais cet objet est signe : sa nature est donc fonctionnelle, au sens précisé plus haut. De ce point de vue il réclame un *sujet* connaissant, comprenant. Pour ce sujet, il est signal ou appel subjectif.

Il semble qu'il y ait dans la structure du phénomène miraculeux une certaine tension entre l'aspect objectif, tombant dans le champ des sciences purement humaines, et l'aspect subjectif, d'appel à la foi. La science en tant que science humaine ne peut pas épuiser la notion de miracle. La pure raison humaine, naturelle, demeure embarrassée, semble-t-il, devant la reconnaissance du miracle en tant que miracle : elle ne parvient à cette reconnaissance qu'en s'appuyant sur l'aptitude religieuse qu'elle comporte existentiellement. Ainsi évitons-nous d'une part de donner au surnaturel une évidence directe qu'il n'a pas à l'égard de notre présente condition (nous avons noté que le fait miraculeux n'était surnaturel que *quoad modum*), d'autre part d'exiger la

lumière de grâce ou la foi pour la perception des raisons de croire (motivations jamais adéquates à l'objet et au fondement de la foi : Dieu même). Le P. Liégé semble donc bien fondé d'écrire : « Toute vérification critique étant faite par ailleurs — et rien ne dispense d'une extrême exigence à ce sujet —, il relève de la compétence de l'*homme religieux* de passer de la conclusion ambiguë du philosophe à l'affirmation du fait comme vraiment divin. Ainsi le fait n'est déclaré divin en toute certitude que dans la reconnaissance de sa signification religieuse saisie par l'homme capable de cette perception [1] ». Ces constatations prouvent assez que le phénomène miraculeux n'est monopolisé ni par le plan naturel ni par le plan surnaturel et qu'il engage le problème épineux de leurs rapports.

Cette structure complexe du miracle se trouve confirmée par l'histoire de sa réception chez les hommes. Plusieurs réactions sont possibles devant le miracle; nous n'évoquerons que celles de ceux qui considèrent le fait. Deux attitudes extrêmes nous semblent marquer les limites entre lesquelles les autres réactions s'échelonnent. D'une part l'attitude de ceux qui n'y voient qu'un signal subjectif ne prouvant rigoureusement rien, mais sollicitant avec l'aide de la grâce une foi qui — à son tour — est requise pour la reconnaissance plénière du signe comme signal. A la limite, Edouard Le Roy réclamait de la foi un discernement que la pensée catholique attribue généralement à la raison naturelle; sa position dévalorisait dangereusement le pôle objectif. A l'extrême opposé, le savant sceptique en matière religieuse refuse à priori toute intentionnalité de signal et prétend limiter son investigation aux données du fait brut, objectif. Il cherche la rigueur du fait scientifique, dépouillé des composantes humaines.

Nous constatons là l'attraction des deux pôles structurels du miracle : le pôle objectif et le pôle subjectif. En fait nul ne peut s'attacher à un pôle en faisant complètement abstraction de l'autre. Un signal qui n'aurait aucune consistance ontologique, aucune « apparence », ne serait rien; il faut quelque base naturelle pour support de l'indice, si frêle soit cette base. A l'opposé, la science elle-même a passé au crible la notion de « fait brut »; toute perception humaine d'un *fait* engage des jugements humains et donc une activité positive de l'esprit. Or là où il y a jugement, l'erreur est possible.

On peut considérer comme traditionnelle la position tenant que « la constatation du miracle est une intuition du sens commun » [2]. « La raison spontanée saisirait vaguement dans un fait miraculeux une relation immédiate à l'être, son objet formel, et à la cause propre de l'être en tant qu'être, c'est-à-dire à Dieu. » Il est vrai que l'auteur de

1. *Initiation théologique*, t. III, p. 479.
2. Cajetan, *In II-II*, 1, 4, n° 5; R. Garrigou-Lagrange, *De Revelatione*, t. 2, pp. 35-107 et 325-351.

ces lignes [3] concentre son attention sur le type le plus frappant de miracle : résurrection d'un mort ou création de matière. Mais l'argumentation scolastique doit se compléter d'une investigation historique, laquelle nous apprend au moins deux faits saillants : 1. *De fait* l'Eglise ne reconnaît qu'il y a eu miracle *hic et nunc* qu'après une enquête minutieuse, longue, sévère, présentant toutes garanties scientifiques possibles dans les circonstances de temps et de lieu ; on ne peut pas en conclure qu'elle estime que le premier honnête homme venu peut sur le champ déclarer assurément qu'il y a eu miracle ou non. 2. L'histoire des bévues en matière de miracle est une mine quasi inépuisable et ne saurait être ramenée purement et simplement à des épisodes où la mauvaise foi des uns a surpris la naïveté des autres. Le chanoine J. Leclercq résume fort justement ce que quiconque peut contrôler dans l'histoire : « en présence de phénomènes exceptionnels, l'esprit religieux a souvent favorisé une sorte de paresse. N'en trouvant pas l'explication, on ne se donnait guère de peine pour la chercher et on préférait supposer une intervention divine... Or, la science moderne a expliqué beaucoup de ces phénomènes et en explique tous les jours de nouveaux, non seulement dans la nature inanimée, mais dans la vie de l'homme. Des états qu'on expliquait autrefois par des interventions divines ou diaboliques s'expliquent aujourd'hui par la physiologie ou la psychologie. D'autre part, les sciences historiques font justice de nombreux faits du passé, jadis universellement admis comme vrais et aujourd'hui relégués dans la légende [4]. »

Il nous semble que la structure du phénomène miraculeux considéré dans sa totalité organique, en tension entre un pôle subjectif et un pôle objectif, rend parfaitement compte des différents aspects du miracle relevés par les multiples auteurs qui ont abordé cette question. La perception par le « sens commun » nous semble relever plutôt du pôle subjectif de signal, qu'il ne s'agit nullement de séparer arbitrairement d'un fondement ontologique parfois solide. Là où il y a vrai miracle, les deux pôles de la structure se répondent sans faille. Mais cette perception que nous appellerons populaire, sans nuance péjorative, du fait miraculeux, est sujette à des erreurs, l'histoire le prouve assez. Une secte de l'importance sociale de la *Christian Science*, de Mary Baker Eddy, prospère depuis plus d'un demi-siècle en reposant essentiellement sur l'allégation de faits miraculeux qui continueraient à survenir au bénéfice d'une communauté chrétienne séparée de Rome. Dirons-nous que tous les *Christian Scientists* sont de mauvaise foi ou d'un niveau mental affligeant ? Nous aurons une même charité à l'égard des médecins que l'examen de « cas » de Lourdes n'a absolument pas ralliés à la foi catholique. Nous ne pouvons bien sûr pas affirmer

3. R. Garrigou-Lagrange, *Le sens commun*, pp. 126-129.
4. *Le problème de la foi*, pp. 54-55.

qu'ils sont toujours de parfaite bonne foi, mais notre enquête présente est d'ordre épistémologique, non moral. A priori nous pouvons supposer qu'un tel médecin peut être de bonne foi *dans l'examen objectif du fait* miraculeux; mais précisément, son erreur a sans doute été (à supposer qu'on soit en présence d'un véritable miracle) de refuser à priori le pôle subjectif lié à l'intentionnalité que présenterait éventuellement tel phénomène encore inexpliqué par la science.

Le jugement où s'accomplit la divergence porte précisément sur la nature et l'étendue des possibilités ultérieures de la science. Nul ne peut dire en effet avec rigueur ce que la science humaine découvrira et ce qu'elle ne découvrira jamais; mais décider *à priori* que la science pourra ou ne pourra pas un jour expliquer tel phénomène, ne suppose-t-il pas que l'on mette *implicitement* en œuvre la conception que l'on a déjà sur les rapports Dieu - Homme - Monde? Il est évident que tout le raisonnement du P. Garrigou-Lagrange suppose qu'il croit déjà en un Dieu créateur. La tendance n'est que trop commune à faire porter l'attention sur la partie logiquement la plus rigoureuse de la preuve, en oubliant quelque peu qu'elle n'opère ainsi que pour un esprit admettant toute une vision du monde, qui précisément est l'enjeu du débat; on oublie parfois, à tout le moins, qu'il est difficile de passer d'une vision du monde à une vision toute différente, ayant de multiples incidences sur la vie concrète, sur le vu d'un simple syllogisme.

B. *Conditionnement variable du milieu de réception.*

L'efficacité fonctionnelle du miracle dépend logiquement non seulement de la rigueur démonstrative du fait lui-même, mais encore des conditions d'accueil que lui réserve un milieu donné. De même une preuve métaphysique voit-elle son efficacité de conviction subordonnée existentiellement à la préparation intellectuelle de l'interlocuteur à qui on l'adresse.

L'histoire confirme pleinement cette analyse théorique. Nous ne croyons pas que la place du miracle dans la propédeutique chrétienne soit exactement la même aujourd'hui qu'au moyen âge ou qu'au temps du Christ : non pas parce que le miracle aurait changé de nature objective, sa réalité ontologique demeure évidemment la même, mais parce que la structure qu'il met en œuvre tient inévitablement compte du conditionnement variable de l'humanité, selon les temps et les pays (conditionnement qui n'affecte en rien, faut-il le préciser, la permanence de la nature humaine).

La mise au point des méthodes scientifiques, la nouvelle rigueur des disciplines historiques elles-mêmes, les légitimes exigences de la raison dans l'investigation du cosmos naturel ont formé un esprit scientifique, critique dans le bon sens du terme, qui marque une profonde empreinte

te dans les milieux un tant soit peu cultivés du XX[e] siècle. S'il fallait résumer d'un mot l'évolution, quoique assez grossièrement, nous dirions que le pôle objectif a pris le pas sur le pôle subjectif. On croyait facilement au prodige à l'époque du moyen âge : les charlatans abondaient; en pays de chrétienté, la foi n'en était pas atteinte, on se trompait seulement sur ses objets. Le Christ lui-même se méfiait de l'aspect *prodige* dans le miracle : il ne semble pas qu'il ait cherché à les multiplier, sinon on s'expliquerait mal que les Synoptiques racontent ordinairement les mêmes miracles, parfois avec les mêmes doublets. Souvent, Jésus a refusé le prodige qu'on sollicitait de lui, comme si le côté objectif ne l'intéressait *que pour* la finalité subjective : récompense à un acte de foi, appel à la foi.

Si la portée théorique du miracle reste inchangée, nous croyons donc pouvoir constater une évolution dans sa portée pratique. L'efficacité du miracle est de fait moindre au regard de l'homme de moyenne culture du XX[e] siècle que pour l'homme de moyenne culture des siècles antérieurs. L'efficacité présente n'est pas nulle, certes, mais elle se concentre en deux noyaux qui tendent à se disjoindre. Un noyau est polarisé par l'aspect subjectif de signe : les milieux dénués de culture scientifique gardent la même sensibilité au prodige extraordinaire, croient aussi facilement que jadis au miracle, en assumant inconsciemment les risques que cette attitude pré-critique comporte. On ne peut donc pas prétendre qu'on invoque moins le miracle au XX[e] siècle qu'autrefois; mais les milieux bénéficiant d'une formation universitaire manifestent ici une nette réticence. A l'autre pôle, le miracle garde une certaine efficacité pour les techniciens qui peuvent se pencher sans préjugés sur un petit nombre de cas précis touchant leur propre spécialité. Possédant une vue moins imprécise sur la ligne de partage existant entre ce que leur discipline pourra vraisemblablement expliquer un jour et ce qui lui échappe radicalement et irrévocablement, leur examen critique du fondement objectif du miracle garde pour eux toute sa force, sans toutefois violenter la liberté pour cet acte essentiellement libre qu'est l'acte de foi. L'évolution culturelle a donc eu pour effet de renforcer les exigences critiques chez de nombreuses personnes, parmi lesquelles — il est vrai — seul un petit nombre jouit des moyens techniques requis pour les vérifications actuellement possibles.

La science ne tranchera jamais des problèmes qui ne sont pas de son ressort. Elle les rend souvent à la fois plus faciles et plus difficiles : plus faciles, en raison des moyens d'investigation qu'elle met à la portée de l'homme et des connaissances certaines qu'elle a accumulées; plus difficiles, en raison des exigences auxquelles elle accoutume l'esprit. Ainsi, en matière de guérison miraculeuse, on retient surtout les conditions d'instantanéité, de totalité et de persévérance; mais de tels

critères ne font que préciser le *critère de normalité* d'un processus, fût-il de guérison, critère dont l'application exacte exige une compétence de technicien expérimenté et reste souvent sujette à caution. Le cas idéal que se donnaient certains apologètes, celui de *création*, semble bien rester théorique aux yeux de plusieurs. Plus sensiblement encore qu'en d'autres domaines, l'éclairage de foi ne doit pas porter sur une construction non prise dans le réel.

L'appel à la rigueur que nous enregistrons ici ne rend certes pas aisé, de ce point de vue objectif, le travail des apologètes qui utilisent et défendent la notion de *miracle moral*. Le miracle moral ne doit pas être une sous-production ou une dégénérescence du miracle physique qui n'arrive pas à prouver son identité. Cette notion de miracle moral semble perdre du chef du pôle objectif ce qu'elle peut gagner sous le couvert du pôle subjectif, comme appel personnel à la foi ou processus extraordinaire d'acquisition de la foi.

Il serait vain autant que non fondé de déplorer l'évolution que nous venons de constater. Subjectivement, bien des chemins mènent à la foi : le Christ lui-même s'est bien gardé de faire du miracle la panacée donnant entrée dans l'univers de la foi. De plus, comme le remarque le chanoine Leclercq, « en expliquant par des causes naturelles des phénomènes autrefois considérés comme miraculeux, la science permet au chrétien d'aujourd'hui une vue plus exacte du surnaturel [5] ».

CONCLUSION [6]

Ainsi, souligner l'aspect fonctionnel du phénomène miraculeux, c'est porter plus d'attention qu'on ne l'a fait au milieu particulier pour lequel devra jouer l'argument du miracle. L'histoire des variations de ce milieu permet de remarquer que le miracle voit en fait son efficacité se scinder en deux tendances conformément à la structure reconnue pour le phénomène miraculeux. Dans l'une de ces tendances, le pôle objectif s'efface quelque peu au profit du rôle de signal; à la limite on peut admettre qu'un faux miracle (absence ontologique du pôle objectif) puisse parfois provoquer un appel conduisant à la foi véritable. Quiconque s'en choquerait oublierait que le motif formel de la foi n'est pas dans la crédibilité mais dans l'acte même de Dieu se révélant : motif surnaturel qui transcende toutes les prémisses. La valeur de la

5. *Le problème de la foi*, p. 64.

6. On complètera la perspective nécessairement fragmentaire de cet article par les études théologiques de C. Dumont, S. J., *Unité et diversité des signes de la Révélation*, dans *N.R.Th.*, février 1958, pp. 133-158; de Ed. Dhanis, S. J., *Qu'est-ce qu'un miracle?*, dans *Gregorianum*, 40 (1959), pp. 201-241; et de L. Monden, S. J. *Le miracle, signe de salut*, Coll. Museum Lessianum, Desclée De Brouwer, 1960.

foi surnaturelle ne dépend pas des motivations de la psychologie individuelle. Mais il serait gravement coupable et dangereux d'utiliser sciemment de mauvais arguments et de douteux prodiges, fût-ce dans l'intention de mener à la vraie foi ; la vérité a toujours eu à souffrir des sophismes qui voulaient la défendre.

Cette efficacité subjective du miracle continue à se vérifier de nos jours pour les éléments moins évolués des populations. Les éléments plus cultivés présentent d'ordinaire en face du miracle une nette réticence dont la caractéristique propre et nouvelle consiste dans le fait qu'il serait injuste de la fonder systématiquement sur la mauvaise foi ou le défaut d'ouverture, comme on a peut-être pu le faire durant de longs siècles. En compensation, la valeur probatoire du fait miraculeux est susceptible d'une nouvelle vigueur et d'une rigueur jusque là voilée, ceci pour les spécialistes aptes à en analyser de près certains cas authentiques. De toute façon, l'évolution se trouve liée au progrès du savoir humain : il serait donc ridicule de s'y opposer. Nous n'avons d'ailleurs pas de bonnes raisons de le faire, car cette évolution doit aboutir à une purification de la foi chez les croyants, en même temps qu'à une épuration des voies conduisant les autres à la vraie foi. Le caractère fondamental du miracle de la Résurrection du Christ s'impose au croyant d'hier, d'aujourd'hui, de demain, défiant science et bon sens dans la sagesse du Verbe : au-delà des conditionnements de la crédibilité, l'absolu de la vie théologale en Dieu.

São Paulo (Brésil) fr. François LEPARGNEUR, O.P.
C.P. 7173.